

Jérôme Peignot
L'Amour a ses princes
Gallimard éd. 216 p. 1970

Ungszino eltezaire

Autant par le style d'une élégance transparente que par sa démarche sinueuse, précise et légère, le livre de Jérôme Peignot se réclame à la fois de Benjamin Constant et de Drieu La Rochelle. Comme chez ces deux écrivains, la littérature sert à convertir en bonheur les échecs et la souffrance : en écrivant, l'auteur entreprend la sauvegarde et veut relever le prestige de son royaume intérieur si menacé par l'inconstance et l'inconduite féminines. Abandonné par sa femme qui lui a préféré son meilleur ami, de retour aux Etats-Unis où il a vainement tenté de retenir une maîtresse qui le fuit, le narrateur rend visite à une amie d'adolescence, Adrienne, qu'il connut à Senlis pendant des étés lumineux. Adrienne, Senlis... On songe à Nerval, tant la rencontre de l'écrivain avec celle à qui ce livre est dédié ressemble jusque dans son cheminement imaginaire à la nature des amours de Nerval, transformant en filles de rêve des jeunes femmes dont les qualités réelles correspondaient si peu à ses songes.

Le narrateur fait le compte minutieux de ses échecs avec une sécheresse passionnée et une lucidité, tantôt exaltée, tantôt morose qui le rend très proche des héros de *Rêveuse Bourgeoisie* ou de tous ceux qui ont hérité d'*Adolphe* la violence exacerbée par l'excès de conscience, le goût de souffrir et de s'analyser, les tourments de l'amour se réchauffant à la lumière de cette clarté impitoyable qui traque les ombres. Le goût de la souffrance s'accroît d'une exigence qui fait fi de tout ce qui peut la contrarier, la possession de la vérité. Pour le narrateur, l'amour

est une expérience qu'il lui a été donné de vivre afin de mettre son cœur à nu, son âme au grand jour, et tirer de ses sentiments des principes dont bénéficie l'humanité tout entière. C'est pourquoi n'a-t-il de cesse d'avoir fait le commentaire scrupuleux de sa passion à la femme qui l'inspire. La volupté se confond avec l'excès de conscience et s'accroît de cette perfectibilité exigeante qui veut élever l'amour sur les cimes. Un lent et patient effort, une maîtrise et une conquête incessantes doivent triompher du désordre et des discordances qui défigurent la souffrance, une vie malheureuse. L'écrivain veut résoudre ses contradictions dans une lucidité, les résorber dans une harmonie qui les rachète et les répare. De cette ascèse, de ce dépassement, le livre tire cette élégance, cette musique élégiaque si suave.

La démesure et la fièvre permettent d'approcher cette région lumineuse où la passion s'identifie à l'être. La lucidité, l'intelligence sont à la fois le poison et l'aliment qui aiguissent l'acuité des sensations et des sentiments en les épurant, d'où cette passion abstraite, désincarnée qui ne s'épanche jamais mieux que dans la solitude et dans l'absence. Le narrateur appartient à cette espèce de rêveurs qui ne peuvent goûter une expérience que s'ils la replacent dans une perspective imaginaire, la dimension de la mémoire, l'exaltation onirique ou les métamorphoses de l'art. De la surimpression d'instantanés transfigurés par le souvenir et de clichés enregistrés dans l'instant présent s'ensuit l'alchimie qui redouble ses plaisirs.

L'amour n'est jamais plus beau que lorsqu'il se nourrit des couches superposées du temps et de la distance qu'y introduit la littérature.

Alain Clerval